

Podz, réalisateur de *Mafia Inc.*

Charles-Henri Ramond

Volume 38, numéro 2, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92744ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2020). Podz, réalisateur de *Mafia Inc.*. *Ciné-Bulles*, 38(2), 14–18.



Photo : Bertrand Calmeau

Entretien Podz, réalisateur de **Mafia Inc.**

« Je voulais faire un film de mafia un peu plus sensible que ce que j'avais vu auparavant. »

CHARLES-HENRI RAMOND

En 2009, avec **Les Sept Jours du talion**, Podz (Daniel Grou) fait une entrée fracassante dans le milieu du cinéma en mettant en scène la cruauté d'un père résolu à faire payer le prix fort à l'assassin de sa fille. L'année suivante, il marque à nouveau les esprits avec le drame d'un gamin de 10 ans et demi enfermé dans une institution pour enfants à problèmes. Dans **L'Affaire Dumont**, il trouve en Marc-André Grondin le héros ordinaire parfait, en lutte contre un système judiciaire écrasant. Puis, viennent l'ambitieux **Miraculum** et le plan-séquence de 90 minutes de **King Dave**. Cinéaste éclectique s'il en est, Podz a démontré qu'il ne redoutait pas les projets difficiles. Avec **Mafia Inc.**, son sixième long métrage, il le prouve plus que jamais. Aussi ambitieuse dans ses thèmes que dans son esthétique, cette histoire de cohabitation, puis de déchirement, de deux familles mafieuses dans le Montréal des années 1990, résonne et marque peut-être un tournant dans la carrière de Podz. Entretien avec un cinéaste visiblement très soulagé, après huit ans d'efforts, de remises en question... et de nuits blanches.

Ciné-Bulles: À la mi-décembre 2011, on apprenait que l'essai journalistique d'André Cédilot et André Noël, Mafia Inc. – Grandeur et misère du clan sicilien au Québec, serait adapté au cinéma. Étiez-vous présent dans le projet au départ?

Podz: Oui. Au début, le projet était piloté par Attraction Images et devait être distribué par TVA Films. Deux versions d'un premier scénario avaient été écrites par un autre scénariste. Mais, pour diverses raisons, cela n'a pas plu. Par la suite, Les Films Séville ont pris le relais de TVA. À ce moment, c'est moi qui n'étais plus disponible en raison de ma charge de travail. Le projet a donc été mis en dormance et n'a réellement redémarré qu'en 2016. Sylvain [Guy] et moi, nous aimions beaucoup le matériel de base. Je ne savais pas trop quelle forme cela pourrait prendre, mais Sylvain s'en faisait une idée assez précise. Il voyait très bien l'interaction entre les deux familles, la québécoise et la sicilienne. Au total, cela a demandé presque trois ans d'écriture. Nous avons travaillé très étroitement. On a fait plusieurs allers et retours, on a parlé des scènes, du casting, des lieux de tournage. Parfois, je lui suggérais des changements, surtout à l'étape de la production, où l'on doit forcément couper certaines choses ou faire des amalgames.

Qu'est-ce qui vous attirait dans le matériel original?

C'est un film sur la mafia, donc c'est un genre mythique... quoique **The Irishman** de Scorsese est en train de raconter la fin de ce genre. Et mon film aussi en quelque sorte. En tant que cinéaste, je me rends compte, comme tout un chacun, que l'on ne peut plus faire ce genre de films comme on

le faisait auparavant. On ne peut plus *glamouriser* les personnages sans impunité. La réalité, les modes, tout a changé. Le mythe a fait son temps, il faut lui rentrer dedans. Et c'est ce que j'ai essayé de faire. Ce qui m'attirait aussi, c'était de montrer à quel point la mafia était importante à Montréal. On commence à en savoir un peu plus à ce sujet, mais, que ce soit dans les films ou dans les séries, on a rarement abordé son ancrage dans la culture québécoise.

Est-ce que faire un film de mafia, c'est un rêve auquel vous teniez depuis longtemps?

C'est sûr! Depuis que j'ai vu **Le Parrain**. Je les ai tous vus ces films-là! Ils ont tous une histoire très riche. Mettre la main là-dedans, c'est intimidant parce qu'on est comparé à de grands noms, mais c'est aussi un défi stimulant... et comme je n'ai jamais eu peur des défis...

En effet, après le plan-séquence de King Dave, on sent ici la volonté de s'attaquer de front à un mythe emblématique du cinéma. Est-ce que vous avez eu à un moment donné le sentiment d'avoir un projet « casse-gueule » entre les mains?

Oui, souvent. Il y a assurément des scènes qui ressemblent à celles des films du passé. Je dépeins le même monde. Et ces films, très réalistes, ont tous été très bien faits. J'ai donc tenté de trouver un autre angle, un autre point de vue. Sylvain aussi était un peu inquiet. Mais à un moment donné, je lui ai dit « on va le faire avec notre tête, donc ce sera au moins différent de ce qui a déjà été fait ». Je ne dis pas que c'est mieux. Mais il faut arrêter de stresser et se lancer. Alors oui, c'est très intimidant, mais il faut avancer. Au fil du temps, il



Le clan sicilien : le patriarche Frank Paternò (Sergio Castellitto) avec ses deux garçons Patricio (Michael Ricci) et Giaco (Donny Falsetti)

Il y a eu beaucoup de réécriture, de reconsidérations, de changements, que ce soit dans des détails ou dans la façon de les amener à l'écran. Et, bien que la base, la structure du récit soit demeurée la même, le scénario a connu plusieurs versions. D'abord tout naturellement, avec le travail de Sylvain, puis par des ajustements effectués durant le tournage et même jusque dans le processus de montage.



Une scène de **Mafia Inc.** — Photo: Bertrand Calmeau

Par rapport au livre, quels sont les éléments qui ont été inventés?

La famille québécoise est complètement fictive, tandis que la famille sicilienne est une adaptation de celles qui ont vécu à Montréal, notamment les Rizzuto. Je dis adaptation, mais en fait, notre portrait est quand même très différent. Par exemple, notre parrain n'est pas une représentation fidèle de Vito Rizzuto. On a fait notre fiction à partir de la réalité. Quelques faits concrets, comme les descentes policières, le rapt, ou une scène qui se passe dans un lave-auto, sont des clin d'œil à ce qui s'est réellement passé, mais on a joué avec l'ordre chronologique des événements. En tout cas, ce n'est pas un biopic, un peu comme **Le Parrain**... Je voulais faire un film de mafia un peu plus sensible que ce que j'avais vu auparavant. Moins dans le *clash*. Oui, c'est une saga épique, mais je tenais à rester connecté aux personnages et à leur humanité. Il y a des scènes d'actions, mais il y a aussi une bonne part d'introspection dans **Mafia Inc.**

Justement, au sujet de l'introspection, il y a au milieu du film un flashback qui agit comme une charnière et apporte une autre dimension au film, plus intime, en le faisant basculer de l'univers des Paternò vers celui des Gamache. Parlez-nous un peu de cette scène.

C'est un court métrage au milieu du film. Au départ du projet, cette scène était répartie tout au long du récit. Dans un premier temps, on l'a montée comme ça. Mais très vite, nous nous sommes rendu compte que cela ne fonctionnait pas vraiment parce que cela hachait le récit. Donc, je me suis dit que, quitte à arrêter le fil du récit, arrêtons-le vraiment et donnons-lui une véritable résonance émotive, sinon le public n'embarquera pas. En regroupant ce retour en arrière en un seul bloc, en le positionnant de la sorte au cœur de l'histoire, cela apporte un autre point de vue qui crée une vraie charnière destinée à changer le ton du film. De plus, cela permet de justifier certaines choses vues auparavant et d'introduire des moments à venir. C'est une structure très utilisée dans le roman. De nombreux auteurs prennent le parti de casser le récit de la sorte.

Dans votre filmographie, il est souvent question d'un être seul, perdu dans un système qui le dépasse. On retrouve un peu de ça dans le personnage incarné par Marc-André Grondin...

Oui, c'est un loup solitaire qui décide d'aller contre le système. Contre ses parents adoptifs italiens, mais aussi contre sa propre famille. À l'image de ce que j'ai déjà fait à la télévision, mon personnage choisit sa voie un peu malgré lui. Le système l'a englouti et, à un moment donné dans le film, une cassure s'opère. Je crois qu'au début de son parcours, elle était déjà en lui. Il veut faire bien, mais il ira éventuellement trop loin. Et quand il s'en rend compte, il s'en fiche! Jusqu'à la toute fin! Ce qui fait que c'est un personnage problématique, plutôt difficile à traiter au cinéma. Normalement, et même dans les films de Scorsese, il doit y avoir une étape de doute, un processus de rédemption. Or, ici, le fils Gamache ne présente aucune volonté de se repentir. C'est complexe! Sans compter que le film contient de nombreux personnages, et pas un, mais deux rôles principaux, et même un troisième qui s'affirme vers la fin. Jongler avec toutes ces contraintes, donner leur dû à chaque personnage, rester cohérent, empathique, sans jamais perdre

de vue que l'on est dans une histoire criminelle... j'avoue que ça a été très laborieux. Ce n'est pas pour rien si **Mafia Inc.** a été mon plus long montage.

Le fils Gamache a un rapport très compliqué à son père. Cette dimension intime ancre profondément votre film dans la culture québécoise.

Le rapport au père est très différent dans la famille italienne que dans la famille québécoise. Il y a un contraste. D'un côté, on est dans une famille qui doute un peu, une famille tournée sur elle-même, les petits contre les puissants... et du côté italien, on est plus dans une grosse machine, très vivante, très festive, mais qui est incapable de s'occuper de ses enfants. C'est un *clash* de culture au sein d'une même société. C'était fascinant pour moi de montrer ça. À un moment clé du film, il y a une conversation entre les deux pères, qui est très révélatrice de leur personnalité et de leurs façons opposées de gérer les liens familiaux... Alors, oui, c'est vraiment un film sur la famille, sur les rapports père-fils... et sur les femmes aussi, dont les rôles restent toujours importants même s'ils sont sous-jacents.

Justement, pourriez-vous nous raconter la façon dont vous avez construit le personnage de la sœur de Vincent Gamache, jouée par Mylène MacKay? Est-ce un personnage totalement fictionnel?

Il a quelques analogies avec plusieurs personnages réels, mais c'est avant tout de la fiction. C'est un personnage auquel je tenais absolument. C'est celui qui a été un peu... [il hésite]... qui a été peaufiné au montage. Nous voulions lui donner beaucoup d'importance, parce que je souhaitais aller vers cette fin-là. C'est dur d'en parler sans rien divulguer. (Rires) Je voulais construire un personnage de femme qui prend sa place dans un monde d'hommes. Et comme l'histoire se déroule dans les années 1990, cela coïncide avec le début de ce que l'on vit en ce moment. Comme la prise de pouvoir d'un personnage féminin. On est en plein dans la nuance, même si le chemin que ce personnage va prendre est assez clair. C'est une autre chose qui nous a posé problème parce que c'est un personnage qui s'étoffe tardivement dans le récit, bien qu'il soit présent à différents moments, dès le début. Elle survole un peu l'histoire, mais elle est toujours là, puis, à un moment donné, elle a, elle aussi, une révélation. Une révélation qui est à la fois ancrée dans



Vince Gamache (Marc-André Grondin) « veut faire bien, mais il ira éventuellement trop loin. Et quand il s'en rend compte, il s'en fiche! »



Photo: Bertrand Calmeau

La famille québécoise : Henri Gamache (Gilbert Sicotte) et ses deux enfants, Vince (Marc-André Grondin) et Sofie (Mylène Mackay)

l'histoire, mais aussi dans sa trajectoire personnelle. Un peu comme dans *Breaking Bad*, elle aime ce qu'elle devient. Même s'il est évident qu'elle ne choisira pas la voie de son frère. C'était le *fun* de mettre en scène ce personnage. Mais ça n'a pas été facile de le construire avec Mylène. Je me rends compte que le film est un peu comme une course à relais. Au début de l'histoire, Paternò est seul, puis il transmet le relais au fils Gamache, qui, à son tour, le passe à sa sœur.

*On dit souvent qu'il y a un peu du cinéaste dans un film, alors dans **Mafia Inc.**, qu'y a-t-il de Podz?*

Ma relation à la violence, mon rapport au cinéma, mais surtout mon rapport à la famille. Comment je vois les *clashes*, comment on se maltraite, et comment ces relations nous écorchent. Je trouve le discours public de nos jours beaucoup plus violent que ce qu'il était il y a 10 ou 15 ans. Je ne comprends pas... Car pour moi, la violence, ce n'est pas sexy. La scène qui se passe à l'abattoir, je l'adore. C'est un « crowd pleaser », quelque chose comme ma version de la tête de cheval du **Parrain**... Elle représente bien la froideur et la banalité de la violence... la violence, c'est le *job* quotidien de la pègre. C'est un code accepté, qui est très clair dans ce monde-là.

Votre film respecte à la lettre les codes du film de mafia et repose sur une crédibilité narrative et formelle omniprésente. Était-ce important pour vous?

Je voulais que mon film s'inscrive bien dans l'histoire des films de ce genre-là, tout en demeurant très collé à la réalité. Cela aussi a été difficile, parce que les films de mafia sont en général très « larger than life ». Nous, nous y sommes allés un peu moins fort, tout en restant dans la saveur de ce courant cinématographique.

D'ailleurs, vous remarquerez qu'il y a plusieurs clins d'œil dans le film. Il y a même un plan, celui avec le maître de cérémonie, qui est carrément repris de **Raging Bull**. Avec ces références visuelles, je voulais me faire plaisir, bien sûr, mais je désirais surtout m'inscrire dans la continuité d'une cinématographie mondiale que je respecte beaucoup, tout en restant dans une histoire qui parle de nous. Si vous regardez le film **Gomorra**, c'est pareil. Donc, oui, je m'applique à respecter les codes, mais je les renverse un peu et je leur donne un autre point de vue, tout ça dans le même film!

C'est sans aucun doute votre projet le plus coûteux, le plus long à mettre au monde et aussi le plus ambitieux. Comment avez-vous géré ce stress?

C'était hyperstressant. C'est de loin la chose la plus difficile que j'ai faite. Les attentes sont très grandes, il y a une forte pression. J'étais un peu dans un état de choc post-traumatique après le tournage... Depuis mon dernier visionnement en tant que spectateur, je commence à me sentir en paix avec le film.

Est-ce que le film a eu un impact sur l'orientation que vous souhaitez donner à votre carrière?

J'ai toujours eu envie de faire de gros films et ce projet a confirmé ce désir. Mais paradoxalement, **Mafia Inc.** m'a aussi redonné le goût de faire quelque chose de plus petit, de plus intimiste, de personnel, d'exprimer davantage ce que je ressens. D'écrire mes scénarios, de me mettre plus de l'avant, plus à nu. **Mafia Inc.** m'a pris beaucoup d'énergie. Je l'ai peaufiné plus qu'aucun autre de mes films. Je ne dis pas que j'ai fait un grand film, mais il me semble que je suis allé le plus loin que je le pouvais avec ce matériel. 